

Tu peux faire mieux que...

Par Laurent Lapierre

En gestion, parce que c'est un apprentissage qui s'apprend en grande partie par absorption ou par osmose, on est constamment à la recherche de nouvelles formules de compagnonnage. Le « mentorat » est la mode. Trop ! On veut même formaliser cette relation qui est par essence très personnelle.

Dans *L'Odyssee* d'Homère, Mentor a eu une responsabilité d'éducation auprès de Télémaque, le fils d'Ulysse. Ce type de relation peut avoir être très court et avoir néanmoins une influence déterminante. Ce fut mon cas.

Les mots qui frappent

«La gestion des arts et l'art de la gestion» a été mon premier texte publié dans la revue *Gestion*. Pour toutes les personnes qui sont passés par là, il s'agit d'une expérience spéciale. Voir son texte « publié » prend une signification toute particulière.

Cet article m'avait été commandé par Pierre Laurin, fondateur et alors éditeur de cette *Revue*. Il était aussi directeur de HEC Montréal et malgré ses responsabilités à ce titre, il avait voulu conserver la direction de *Gestion*, afin d'assurer la survie de la revue qu'il voulait résolument centrée sur le monde des affaires.

J'avais écrit cet article en m'inspirant de mon expérience de premier directeur administratif du Théâtre du Trident, mais en tentant de me conformer aux façons d'écrire universitaires. Je m'étais appuyé principalement sur deux textes avec lesquels j'étais en accord.

La première version traduisait bien ma pensée, mais elle était écrite dans un style un peu académique, collant de près à l'argumentation des deux auteurs de référence. De plus, le titre que j'avais choisi était assez tarabiscoté.

À l'entrée du stationnement de l'École, vers 6 h 45, un matin où nous arrivions très tôt, lui pour entreprendre sa journée de directeur et moi pour donner un cours, il me communiqua, à sa façon rapide et efficace, les commentaires reçus des évaluateurs. Avant de s'engager dans l'escalier qui le conduirait à son bureau, il me lança : «Tu peux faire mieux que ces deux auteurs.»

Cette petite phrase, dite avec le plus grand naturel, sans arrière-pensée, a eu sur moi un effet profond et permanent. Elle agit constamment comme une exhortation ou même une prescription intérieures. Elle ne cesse de m'habiter chaque fois que j'entreprends un projet et que je pourrais être tenté de me conformer un peu trop aux idées reçues, aux façons conventionnelles de faire ou aux écrits qui existent sur le sujet.

«Tu peux faire mieux que ...» m'a semblé le message le plus important qu'un professeur puisse laisser à son étudiant ou à son élève, ou des parents à leurs enfants. «Non seulement tu as le droit de faire mieux que moi, mais tu peux le faire.» La formule correspond tout à fait à l'essence d'une véritable éducation et est tout à fait conforme à la réalité d'une humanité qui

veut s'améliorer de génération en génération, non seulement sur le plan des connaissances et de la technique mais aussi sur le plan de la compréhension et de l'action.

Le nouveau titre «La gestion des arts et l'art de la gestion» était accrocheur avait été choisi par le rédacteur en chef de *Gestion*. L'article s'est vu décerner le prix du meilleur article de la revue pour l'année 1978, et je suis persuadé que c'est en grande partie à cause de ce titre très accrocheur. Un titre bien choisi est non seulement accrocheur; il est surtout révélateur de l'intention, de la démarche et de la clarté d'esprit de son auteur, même s'il est plein de sous-entendus.

Écrire est une discipline qui s'apprend par la pratique et avec du temps. «Vingt fois sur le métier...», disait Boileau. Il y a fort à parier que je pourrai toujours entendre cette petite voix intérieure lorsque je voudrai écrire sur un sujet en m'appuyant sur d'autres auteurs : « Tu peux faire mieux que...». Mieux ! Cette petite phrase résonnera non seulement par rapport à ce qui a été écrit par les autres, mais surtout par rapport à ce que j'écris ou aurai écrit moi-même.